

Les nouveaux cahiers

DANS CE NUMERO :

- Après « Treblinka » :
NOTRE DESTIN COLLECTIF
par Jean-François Steiner

- HONNEUR SANS DRAPEAU
par Emmanuel Lévinas

- MENACE DE MORT ?
par Robert Aron

- L'EMPREINTE COLOREE
une nouvelle d'Adolf Rudnicki

- POLOGNE : FANTOMES ET REALITES
par Kurt Niedermaier

—◆—

Nicolas Baudy, Henri Atlan, Théo Dreyfus, Etienne Milhaud, Joseph Berger,
Jacqueline Mesnil-Amar, Georges Weill, Haïm Zafrani, Lionel Simmonds

n° 6

La langue des séphardim

La langue parlée par les descendants des juifs chassés d'Espagne, en 1492, est en voie de disparition du fait de l'assimilation des multiples communautés séphardites dans les pays où elles se sont implantées, du fait aussi que les séphardim qui se sont installés en Israël ont de plus en plus tendance à ne se servir de cette langue que pour un usage domestique, leurs enfants préférant l'hébreu comme langue de culture. Il importait donc d'établir une description du judéo-espagnol avant sa totale extinction. C'est à quoi s'est employé M. Raymond Renard, professeur à l'Université de Mons, dans un ouvrage sur Le Monde et la langue Judéo-espagnole des Séphardim,, à paraître prochainement. Mais auparavant il a donné deux remarquables articles dans la Revue de Phonétique appliquée (1) qu'il dirige.

Dans le premier, il s'est préoccupé de caractériser le système phonique de la langue, essentiellement parlée, à partir d'études menées sur le terrain au Moyen-Orient, dans les Balkans, en Afrique du Nord ou en Amérique, depuis dix ans. Ces études, il les a confrontées aux analyses antérieures et aux textes.

Il est intéressant de savoir si le judéo-espagnol était, à l'origine, différent de l'espagnol. En effet, la culture, la civilisation, la mentalité, le genre de vie, l'usage de l'hébreu aux offices religieux, devaient conduire le juif espagnol à pratiquer une langue quelque peu différente de la langue officielle. Cependant il convient de ne pas exagérer ces influences d'ordre intellectuel, et M. Renard affirme que le judéo-espagnol confronté aux écrits espagnols de l'époque ne révèle que de légères différences sur le plan du lexique.

Il est remarquable de constater qu'alors que le castillan ne s'était pas imposé dans l'ensemble du territoire ibérique, les juifs le pratiquaient d'une manière générale et eurent donc une langue véhiculaire commune après leur expulsion. On constate aussi que cette langue s'est fort peu transformée au cours des siècles et qu'elle

(1) Raymond Renard : « Le Système phonique du judéo-espagnol », *Revue de Phonétique Appliquée*, Centre Universitaire de l'Etat, Mons, N° 1, 1965 ; et « L'Influence du mode de transcription sur le système phonique du judéo-espagnol », *ibid.* N° 2, 1966.

toujours, comme si elle marchait avec son double, avec l'autre elle-même, l'héroïne de son livre le Sel et le soufre... Je voyais toujours cette sœur jumelle, traquée là-bas, marchant sans cesse, martelant de ses talons les rues de Varsovie peuplées d'ennemis... Marchant jusqu'à la minute où elle aperçut soudain les ruines du ghetto de Varsovie (où ses parents s'étaient réfugiés), dressées, calcinées contre un ciel de malédiction... Marche incessante encore, presque circulaire et absurde, dans la forêt, soutenant son jeune mari, épuisé, sans nourriture, fuyatifs en lambeaux, dans l'insultante beauté du printemps, au sein du précaire refuge, lit ou tombeau de feuillage... En attendant la torture, les prisons et la mort... (Et elle errait encore le jour de la Libération, qui ne fut pas une Délivrance, elle marchait, elle voulait « rentrer », n'ayant plus rien au monde que le village et la maison de sa nounou, où il n'y avait plus personne, plus rien, qu'une vieille malle qu'elle reconnut, où elle s'effondra, béante et vide comme un stérile sein maternel...)

A Yad Vashem, restée debout avec tout le monde, pendant la durée de la cérémonie à la mémoire des morts, dans la grotte aux pierres non taillées, avec tous nos absents, et tous ses absents, debout sur les dalles qui portent à jamais les noms des camps de l'Europe maudite... Mais lorsqu'après les prières rituelles qui scandaient les battements de notre cœur, elle sortit dans la splendide lumière d'automne, je la vis désormais comme la Prêtresse du deuil, la vestale de nos morts... Et ce fut là-bas, sur cette terre de David, la Terre Promise, si antique et si neuve, que je compris qu'on ne rentre jamais... Que le Retour, c'est tout autre chose, et que la vie seule venge et console de la vie... Farouche Maria de ses livres, indomptable,... farouche Anna...

« Bonne journée », disait la jeune fille sage d'autrefois, la fille farouche, la femme très lasse, bientôt vaincue. Encore la dernière fois que je la vis, à une conférence, — elle avait parlé de Dieu, et montré une grande nostalgie pour les antiques traditions et la foi de nos pères — en partant, dans la rue pleine d'ombre, elle me dit : « Au revoir, bonne soirée »... La nuit l'a happée aussitôt.

Adieu Anna, bonne soirée ! Longue nuit dans le calme éternel où nous vous retrouverons tous. Vous vous êtes couchée trop tôt avant le soir... Pour retourner aux vôtres en terre lointaine... Jacqueline MESNIL-AMAR.

présente, aujourd'hui encore une remarquable similitude avec celle qu'employait Cervantès. On aimerait savoir pourquoi le judéo-espagnol parlé à Istanbul par exemple ne subit aucune transformation, alors que le castillan se développait, changeait certains de ses phonèmes à la Cour des Rois très Catholiques. Serait-ce le fait d'un peuple particulièrement fidèle à la tradition ?

M. Renard dresse ensuite un tableau soigné du système phonique de la langue, qui comporte pourtant de telles variantes (et chacun de ceux qui la parlent pourraient en rajouter) qu'on peut se demander s'il existe une façon de parler commune à toutes les communautés recensées. Cependant, là encore, ce ne sont que des différences mineures qui n'empêchent pas le juif de Salonique de comprendre celui de Sarajevo.

Dans le second article, le linguiste s'est inquiété de savoir si le mode de transcription de la langue n'avait pas été néfaste au système phonique lui-même. Les juifs espagnols n'employaient pas les caractères latins pour correspondre entre eux, mais l'alphabet hébraïque, le plus souvent écrit en cursive rachi. Or cet alphabet ne comporte que vingt-deux signes, représentant des consonnes (et encore leur prononciation est-elle différente des consonnes espagnoles), si bien que toute la richesse phonétique ne pouvait pas figurer dans l'écriture. Il y eut bien quelques essais d'adaptation au moyen de symboles nouveaux, mais fort maladroits et de peu d'extension, de sorte que la cursive rachi, dépourvue de voyelles, ne permit bientôt plus une compréhension parfaite et uniforme entre les communautés.

Le même phénomène se reproduisit lorsqu'au XX^e siècle les juifs de Turquie se virent imposer l'usage de l'alphabet latin, car ils durent se servir de l'adaptation turque, et non de la castillane. D'où un grand nombre de confusions, d'incertitudes, qui ne facilitèrent pas les choses. De même en est-il actuellement encore en Israël. M. Renard cite un savoureux éditorial du Rédacteur en chef de El Tiempo, le plus important hebdomadaire judéo-espagnol de Tel Aviv, où celui-ci annonce à ses lecteurs qu'il emploierait bien un système de transcription phonétique « qui n'est autre que le castillan », s'il ne risquait pas de perdre 70 % de ses abonnés !

Le linguiste regrette donc que le mode de transcription n'ait pas joué le rôle normatif qu'il a dans les autres langues. De cette étude, on peut tirer un enseignement de portée générale. Les Séphardim, comme tout sujet parlant, se sont trouvés, à un moment donné, devant ce choix crucial : adopter un alphabet rigide, qui peut figer la langue mais lui permet une certaine audience générale, ou bien la laisser évoluer anarchiquement, faute de

système de référence, au risque de la voir disparaître en tant que langue de culture.

Cependant on ne s'explique pas que le judéo-espagnol, qui n'avait aucune grammaire, aucune orthographe précisée, aucun dictionnaire, ait pu conserver, un aspect aussi archaïque, c'est-à-dire *fine*, telle fidélité à son image initiale

Henri BEHAR.

Monsieur Tsedek

Dans la haute époque de discussions sur l'éthique médicale qu'est la nôtre, le livre d'Henri Baruk, qui place au centre de la thérapeutique la conscience elle-même, est d'une sigulière actualité. Selon lui, le cas de conscience du médecin, son interrogation permanente, sa quête permanente pour établir une hiérarchie des urgences, la primauté du particulier ou du général, n'est qu'une application indirecte, secondaire en quelque sorte, d'un grand principe, celui de l'intégrité de la conscience chez le sujet, chez le malade, le fameux tsedek, le sens de la justice, fondamental chez les Hébreux. Préservez, rétablissez la notion du tsedek et l'homme retrouve son équilibre, sa santé, affirme le praticien et psychiatre Henri Baruk. Du coup, il établit l'identité morphologique de l'homme depuis les origines historiques, depuis Abraham. Et Baruk se met à lire la Bible en original, et la fait lire, précisément grâce à l'ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui.

Civilisation hébraïque et science de l'homme (1), contient une série de notations du plus haut intérêt, qui ne sont accessibles cependant que dans le contexte des ouvrages spécialisés du brillant psychiatre, et le contexte de l'activité du grand maître de la Maison Nationale de Charenton.

On savait, certes, avant Baruk, que la schizophrénie et les diverses variantes de l'aliénation mentale résidaient, ou se manifestaient, dans cette confusion des jugements de valeur, que met en lumière notre auteur, mais l'initiative de puiser dans les grands thèmes du judaïsme, historiques, religieux et philosophiques les normes congénitales de la morale n'appartient qu'à lui. Quand il affirme que la connaissance exacte des faits réels reconstitue l'économie et l'équilibre de la conscience, on peut se demander si l'homme tire toujours les conséquences et les enseignements justes des prémices en soi correctes.

(1) Editions Zikarone.